



Emil Cioran

Cioran Journal d'un écorché

Littérature - Avec les « Cahiers 1957-1972 », on pénètre dans l'intimité de l'essayiste, mort en 1995. Une apothéose de la souffrance.

PAR CLAUDE ARNAUD

Des œuvres qui parurent après la Libération, une des plus noires porte sans conteste le nom de Cioran. De « La tentation d'exister » à « La chute dans le temps », elle peut se lire comme un équivalent littéraire à l'effroi de la guerre, et le passé de son auteur étant mieux connu, comme un vaccin contre le virus totalitaire. Cioran ayant renchéri sur l'impossibilité de faire de la poésie après Auschwitz, émise par Adorno, en témoignant d'une impossibilité radicale à vivre.

De ce jour de 1947 où il s'imposa d'écrire en français, le Roumain ne cessa plus d'être en exil de son pays et de son époque. Une sorte d'anachorète littéraire, à l'image d'un Beckett qu'il célébra dans ses « Exercices d'admiration », mais dont le style serait resté celui des moralistes français. On pourrait presque définir Cioran comme un saint Jean écrivant *après* l'Apocalypse, et parlant de la fatalité allemande ou de la folie russe comme si le temps s'était bien arrêté en 1945, et qu'il était déjà possible de faire le bilan de l'humanité.

Longtemps reclus dans une soupente, invisible et presque déjà posthume, Cioran finit par rencontrer son public au sortir des années 70. Il aida une génération qui avait trop attendu de l'idéologie à s'en détourner, en lui montrant l'insondable cruauté de l'Histoire et la vocation à l'échec de l'humanité. Il administra aux rescapés de l'utopie des remèdes aussi consolants que Mme du Deffand et stimulants que Chamfort, profonds que Joubert. Servi par un style fusillant, son désespoir concentré agit comme un tonique : on jubilait de trouver plus pessimiste que soi, et de découvrir dans ce redoutable psychologue de l'Histoire le parfait clinicien de ses propres marasmes. Nombre de ses détracteurs reconnaissent d'ailleurs avoir commencé par l'admirer.

De 1957 à 1972, ce navigateur solitaire tint un journal de bord. Entre deux remarques sur ce « génie à tout faire » qu'était Picasso ou cette « pourriture qui sent bon » qu'est l'Occident, il y esquissait ses livres à venir, tout en notant ses humeurs. Ici, c'est le récit d'un après-midi cauchemardesque où il a été retenu en otage par des compatriotes, là une litanie d'insultes contre la « chiffe » qu'il se sent devenir après des nuits d'insomnie. Creuset de l'œuvre, ces « Cahiers » étaient aussi le purgatoire de leur auteur – au sens étymologique.

On trouvera là mille remarques sur le caméléonisme de l'Empire romain ou l'étrange alliage de chimérisme et de cynisme qui faisait de Gaulle. Sur l'origine des révolutions, qui exigent autant d'oisifs que de damnés pour « prendre », et sur l'ivresse divine qu'engendrent les motifs de Bach. Sur le Français aussi, souvent « généreux dans ses idées et mesquin dans ses actes ».

Mais le plus troublant reste de voir Cioran rattrapé par le catastrophisme de ses livres, et devenir malgré lui son propre disciple. Brandi comme un remède, son pessimisme tourne au cancer généralisé, jusqu'à faire de ces mille pages le récit clinique d'un cas exceptionnel d'auto-intoxication.

Cioran souffrait à chaque instant, et depuis la plus tendre enfance. Rhumatismes et rhinites, gastrites et catarrhes, sciatiques et agoraphobie en faisaient un cobaye à rebours, inapte à toute médecine et à tout « progrès ». C'est son existence entière, du coup, qui tourne à la catastrophe. Un jour il marche sur un clou rouillé – « Pâques aux antibiotiques », note-t-il, avec son

L'auteur

Né en 1911 à Sibiu, en Transylvanie (alors hongroise), Cioran est lancé en 1947 en France par un article de Maurice Nadeau – ses premiers livres l'avaient fait connaître à Bucarest dès les années 30. Après avoir vécu d'hôtel en pension, une admiratrice lui offre un petit appartement sous les combles, rue de l'Odéon. Là, Simone Boué, sa compagne, qui elle-même vient de mourir noyée, trouva à sa mort les trente-quatre ca-